

## CHANGER DE REGARD SUR LE POUVOIR

Dans cette société, le pouvoir est généralement associé à la domination et au contrôle sur les gens ou les choses. Les femmes actives dans le mouvement féministe ont répondu de manière ambivalente à la question du pouvoir. D'un côté, elles insistaient sur l'impuissance des femmes, condamnant l'exercice du pouvoir par les hommes dans la domination, et d'un autre côté, elles brandissaient la bannière du « pouvoir aux femmes », réclamant une égalité de droits — une protection égale dans la sphère politique et un accès égal à la richesse économique. Quand la féministe noire Cellestine Ware a intitulé son livre sur le mouvement féministe *Woman Power*, elle faisait référence à une vision radicalement différente du pouvoir. Elle parlait de l'exercice du pouvoir, de la force, de la puissance pour mettre fin à la domination, ce qui selon elle était un principe central du mouvement féministe radical :

Le féminisme radical, qui n'inclut en rien toutes les positions existantes dans le Mouvement de libération des femmes, part du principe que la domination d'un être humain sur un autre constitue le fléau fondamental de la société. La domination dans les interactions humaines constitue la cible de sa lutte de résistance.

Les féministes radicales ont remis en cause l'idée répandue selon laquelle le pouvoir est une domination et ont tenté de

changer la signification de ce mot. Mais leurs tentatives n'ont pas abouti. Au fur et à mesure que le mouvement féministe a pris de l'ampleur, les critiques de la notion de pouvoir comme une forme de domination et de contrôle ont été submergées par l'insistance des militantes bourgeoises à se concentrer sur le besoin pour les femmes de dépasser leur peur du pouvoir (sous-entendu, si elles voulaient l'égalité sociale avec les hommes, il fallait qu'elles participent équitablement à l'exercice de la domination et du contrôle sur les autres). Les différentes visions du pouvoir au sein du mouvement féministe reflétaient les réflexes de classe des individus et leurs perspectives politiques. Les femmes intéressées par des réformes qui leur auraient permis d'atteindre l'égalité sociale avec les hommes voulaient obtenir davantage de pouvoir dans le système existant. Les femmes intéressées par un changement révolutionnaire se sont empressées de décrire l'exercice du pouvoir comme un trait négatif, sans prendre la peine de faire la distinction entre le pouvoir comme une expression de domination et de contrôle, et le pouvoir comme expression de créativité, de constructivité et de vitalité.

Des livres comme celui de Phyllis Chesler et Emily Jane Goodman, *Women, Money, and Power*, mettent l'accent sur la faiblesse et l'impuissance des femmes et argumentent en faveur de l'obtention de pouvoir par les femmes au sein de la structure sociale existante, sans jamais réellement dire en quoi l'exercice du pouvoir par celles-ci serait moins corrompu ou destructeur que celui exercé par les hommes. Dans l'épilogue, Chesler et Goodman pointent les différentes visions du pouvoir qui se sont exprimées dans le mouvement féministe, soulevant ainsi de nombreuses questions intéressantes. Elles écrivent :

Les femmes qui accèdent au pouvoir relatif ou absolu au sein du système existant peuvent juste se contenter d'imiter les hommes, et ainsi devenir les oppresseuses d'autres personnes, y compris d'autres femmes. Par exemple, Margaret Thatcher, qui est

maintenant la dirigeante du parti conservateur britannique, a pris la décision budgétaire de mettre fin à la distribution gratuite de lait aux écoliers et aux écolières.

Ou y a-t-il une possibilité pour qu'une fois au pouvoir, les femmes puissent surmonter le système économique et social établi et qu'elles soient plus humanistes? [...] Les femmes ont-elles soif de pouvoir? Résistent-elles vraiment à la pression de l'ambition? Ne se soucient-elles pas de travailler pour elles-mêmes dans cette société? Est-ce que les femmes sont plus morales? Leurs valeurs sont-elles plus solides que celles des hommes? Ou sont-elles tout autant conditionnées à se rattacher à des objectifs personnels à court terme? Ou manquent-elles juste d'informations?

Les femmes ne veulent-elles pas le contrôle, d'une certaine manière, de certains êtres humains par d'autres êtres humains? Les femmes résistent-elles aux promotions professionnelles en raison de leur compréhension du compromis moral que cela implique? Les femmes remettent-elles en question la justification morale, s'il y en a une, d'un tel contrôle et d'un tel pouvoir?

Les autrices n'ont pas répondu à ces questions, bien qu'elles soulèvent de nombreux problèmes majeurs qui doivent être traités si les militantes féministes veulent comprendre la relation des femmes au pouvoir. Si elles y avaient répondu, il serait apparu évident que les femmes ne peuvent pas acquérir réellement de pouvoir dans les conditions fixées par la structure sociale existante sans saper la lutte visant à mettre fin à l'oppression sexiste.

Dans une note à propos des autrices de *Women, Money, and Power*, Emily Jane Goodman déclare : « Le dilemme fondamental est de savoir comment les femmes peuvent gagner suffisamment d'argent et de pouvoir pour changer littéralement le monde, sans devenir corrompues et sans être récupérées et assimilées en chemin par le système de valeurs précis que nous devons changer. » Soit cette phrase révèle un manque de compréhension du processus par lequel les individus acquièrent de l'argent et du pouvoir (ce

qu'ils et elles font en embrassant, en soutenant et en perpétuant l'idéologie dominante de la culture), soit elle révèle un refus naïf de se confronter à cette réalité. Les bourgeoises blanches actives dans le mouvement féministe ont présenté leur combat pour obtenir du pouvoir dans les conditions fixées par la structure sociale existante comme un prérequis nécessaire à une lutte féministe réussie. Leur idée selon laquelle elles devaient d'abord acquérir du pouvoir et gagner de l'argent afin d'œuvrer de manière plus efficace pour l'émancipation n'a eu que peu d'écho auprès des femmes pauvres et/ou non-blanches. Elle a en revanche suscité un immense attrait auprès des hommes blancs de la classe dominante qui n'étaient en rien menacés par des femmes issues du mouvement féministe qui validaient le statu quo.

De nombreuses participantes au mouvement féministe pensaient sincèrement que les femmes étaient différentes des hommes et qu'elles exerceraient le pouvoir autrement. Elles avaient été éduquées à accepter l'idéologie sexiste qui insiste sur de telles différences, et l'idéologie féministe réaffirmait leur importance fondamentale. Dans *Women, Money, and Power*, les autrices commentent :

Les valeurs des femmes, ou du moins celles qu'on leur attribue, sont différentes de celles qui dirigent les États-Unis. Cela peut provenir des politiques menées, de l'ignorance, de la peur ou du conditionnement. Quelles que soient les valeurs que les femmes ont défendues — qu'elles ont été autorisées à défendre — ce ne sont pas les mêmes que celles des hommes.

Des idées de ce genre relevaient de sentiments couramment exprimés dans les cercles féministes. Mais elles floutent et travestissent la véritable nature du vécu des femmes. Bien qu'on leur assigne des rôles sociaux différents en raison de leur sexe, on n'enseigne pas aux femmes un autre système de valeurs. C'est l'acceptation totale par la femme du système de valeurs de cette

culture qui l'amène à absorber passivement le sexisme et à assumer de plein gré un rôle de genre prédéterminé. Bien que les femmes n'aient pas accès au pouvoir comme les hommes de la classe dominante qui l'exercent souvent, elles ne conçoivent pas différemment la notion de pouvoir.

Comme la plupart des hommes, la majorité des femmes sont conditionnées dès l'enfance à croire que le fait de dominer et de contrôler les autres est le signe élémentaire de pouvoir. Même si pour le moment les femmes ne tuent pas dans les guerres et qu'elles ne décident pas des politiques gouvernementales au même niveau que les hommes, elles croient, avec les hommes des classes dominantes et la plupart des autres hommes, en l'idéologie dominante de la culture. Si elles étaient au pouvoir, la société ne serait pas organisée de manière très différente de la façon dont elle l'est aujourd'hui. Elles ne pourraient l'organiser différemment que si elles avaient un système de valeurs différent. Les questions autour desquelles les femmes et les hommes se positionnent différemment, récemment illustrées par la notion de « fossé entre les sexes », ne constituent pas un ensemble de valeurs. La rhétorique féministe qui avance l'idée que l'homme est l'ennemi et la femme la victime permet aux femmes d'éviter d'avoir à travailler à l'élaboration d'un nouveau système de valeurs. Les participantes au mouvement féministe ont agi en accord avec la mystification sexiste de l'expérience féminine en acceptant simplement l'idée que les femmes sont différentes des hommes, qu'elles agissent et pensent différemment, qu'elles conçoivent le pouvoir différemment, laissant ainsi croire qu'elles ont de manière inhérente un système de valeurs différent. Or, ce n'est tout simplement pas le cas. Par exemple, on a beaucoup entendu l'idée selon laquelle les femmes sont des mères nourricières qui représentent et défendent la vie tandis que les hommes sont des assassins et des guerriers qui renient et détruisent la vie. En l'occurrence, les femmes remplissent le rôle de mères nourricières même quand, en tant que parentes ou éducatrices, elles conditionnent les jeunes enfants à croire en

« la loi du plus fort », même quand elles exercent un contrôle et une domination violentes sur les enfants, même quand, et c'est de plus en plus le cas, elles maltraitent physiquement des enfants. Quand de telles contradictions sont mises en avant, la réponse féministe stéréotypée est de dire que ces femmes exécutent les directives des hommes, qu'elles ont intégré les valeurs masculines. L'idéologie féministe propose une analyse étroite et simplificatrice quand elle tend à associer la perpétuation et le développement par les hommes de politiques opprimantes avec la masculinité et l'identité masculine. Ces choses ne sont pas synonymes. En les rendant synonymes, les femmes évitent de se confronter à leurs propres pulsions de pouvoir qui les amènent à chercher à contrôler et dominer les autres. La responsabilité des femmes dans leur engagement en faveur de la domination et du contrôle sur les autres peut ainsi simplement être rejetée sur les hommes. Si les femmes actives dans le mouvement féministe avaient réellement un système de valeurs différent de celui des hommes, alors elles ne cautionneraient la domination et le contrôle sur les autres en aucune circonstance, et elles n'accepteraient pas que l'on puisse croire en « la loi du plus fort ».

Si plus de féministes avaient mis de l'énergie dans une reconceptualisation de la notion de pouvoir, elles n'auraient pas, consciemment ou non, dessiné les contours du mouvement féministe en utilisant les mêmes hiérarchies de classe et de race qui existent dans la société en général. Elles n'auraient pas encouragé les femmes à égaler les hommes, les soi-disant « ennemis ». Mais quand les bourgeoises blanches actives dans le mouvement féministe ont cherché un modèle de force, de confiance en soi, d'assurance, et capable de prendre des décisions, elles ont choisi de regarder du côté des hommes de la classe dominante. Elles auraient aussi bien pu choisir de calquer leur comportement sur celui des femmes de la classe ouvrière qui possèdent les mêmes qualités. Dans son essai « Class Realities: Create a New Power Base », Karen Kollias encourage les bourgeoises à voir les femmes de la classe ouvrière comme des modèles :

Les femmes des classes ouvrière et inférieure ont été contraintes de faire ressortir leurs forces afin de survivre, et elles ont aussi souvent eu à assumer la responsabilité des autres. Alors que la plupart des femmes ont en elles des ressources leur permettant de se renforcer, nombreuses sont celles qui n'ont simplement jamais eu à les développer, en raison de leur confort de vie et de la sécurité économique qu'elles connaissent.

Un des enjeux majeurs du Mouvement des femmes a été de faire disparaître la faiblesse des femmes et de la remplacer par de l'assurance et de l'indépendance. Cela est en partie dû au fait que les femmes de la classe moyenne qui bénéficient en quelque sorte de la protection de quelqu'un (un mari ou un père qui a réussi dans la vie) ressentent un manque de contrôle sur leur propre vie et ont éprouvé le besoin de s'organiser autour de cela. Ce qui est valable dans un contexte de classe spécifique.

Au sein de la classe moyenne, les modèles de puissance et de force ont avant tout été des hommes, et ces deux notions sont généralement associées au pouvoir. D'un autre côté, les femmes des classes inférieure et ouvrière, et particulièrement les femmes non-blanches, ont rarement pu se permettre de dépendre de quelqu'un d'autre pour prendre leurs décisions et assurer leurs besoins quotidiens. Le processus de prise de contrôle active sur leurs vies, et l'influence qu'elles ont sur celles et ceux qui leur sont proches, leur ont permis de se construire toute une vie d'expériences de prise de décision dans sa forme la plus élémentaire : la survie. Ce processus de prise de décision joue un rôle dans le renforcement de la confiance en soi et de l'autonomie. [...] Au final, on peut donc en conclure que ce sont les femmes qui ont une forte confiance en elles et une forte autonomie qui devraient être des modèles pour les femmes en quête d'une telle assurance.

Les femmes pauvres et de la classe ouvrière ne sont pas devenues des modèles pour les bourgeoises blanches parce qu'elles

n'étaient pas perçues par ces dernières comme des personnes exerçant des formes de pouvoir valorisées dans cette société. En d'autres mots, l'utilisation de leurs forces n'était pas synonyme de pouvoir économique. Leur pouvoir n'est en aucune façon lié à une domination ou un contrôle sur les autres, alors que ce sont bien ces dernières formes de pouvoir qui intriguent et fascinent de nombreuses bourgeoisies. Ce sont ces formes de pouvoir, la domination et le contrôle sur les autres, qui ont émergé dans les organisations féministes, désorganisant et corrompant ainsi le mouvement féministe.

Désespérées de ne jamais voir se produire de révolution féministe, de nombreuses femmes d'abord engagées dans l'élimination de l'oppression sexiste ont fini par concentrer leurs efforts sur l'obtention du maximum de pouvoir et de privilèges possibles au sein de la structure sociale existante. Les militantes féministes savent maintenant que les femmes ont tendance à exercer le pouvoir de la même façon que les hommes quand elles se retrouvent dans les mêmes positions qu'eux dans les sphères sociales et politiques. L'activisme féministe a attiré l'attention sur le besoin d'égalité sociale entre les sexes, et les hommes de la classe dominante sont prêts à soutenir l'égalité des droits à condition qu'il soit clair que les femmes qui intègrent les sphères de pouvoir travaillent à soutenir et perpétuer le statu quo. La nomination de Sandra Day O'Connor à la Cour suprême par Ronald Reagan en est un bon exemple. O'Connor ne soutient pas la plupart des réformes qui pourraient permettre aux femmes d'avoir un plus grand contrôle sur leurs vies, alors qu'elle appuie sans réserve les orientations politiques qui entretiennent le statu quo. Sa nomination montre aux femmes, et en particulier aux femmes blanches, que des individus femmes peuvent acquérir du pouvoir et du prestige au sein de la structure sociale existante si elles soutiennent ladite structure. Sans aucun doute, l'amendement pour l'égalité des droits pourrait être adopté si les hommes de la classe dominante étaient convaincus que les femmes avec des objectifs politiques radicaux soient battues aux élections, mises en minorité numérique et

réduites au silence par les femmes conservatrices — par des femmes comme O'Connor qui exerceraient le pouvoir aux côtés des hommes, même si cela impliquerait de continuer à soutenir la suprématie blanche, le capitalisme et le patriarcat. Ces femmes valident la conception du pouvoir comme une domination et un contrôle, et elles l'exercent tout en assurant aux hommes que leur « masculinité » n'est en rien diminuée.

Les hommes des classes dominantes ont pu récupérer les réformes féministes et faire en sorte qu'elles servent les intérêts de la suprématie blanche et du patriarcat capitaliste parce que les militantes féministes ont naïvement cru que les femmes étaient intrinsèquement opposées au statu quo, qu'elles avaient un système de valeurs différent de celui des hommes et qu'elles exerçaient le pouvoir dans l'intérêt du mouvement féministe. Partant de ce postulat, elles n'ont pas vraiment cherché à créer un système de valeurs différent qui inclurait de nouvelles conceptions du pouvoir. Même si certaines militantes féministes rejetaient l'idée que les femmes devaient acquérir du pouvoir dans les conditions dictées par l'idéologie dominante de la culture, elles avaient tendance à considérer tout pouvoir comme mauvais. Cette réponse réactionnaire n'a pas permis d'offrir aux femmes de nouvelles pistes pour penser le pouvoir et a renforcé l'idée que la domination et le contrôle étaient les expressions ultimes du pouvoir. En parallèle, d'autres féministes ont tenté de redéfinir positivement le pouvoir à travers de nouvelles stratégies organisationnelles : rotation des tâches, consensus, insistance sur la démocratie interne.

Lessai de Nancy Hartsock intitulé « Political Change: Two Perspectives on Power » décrit la frustration qui est apparue dans le mouvement féministe quand les femmes ont tenté de reconceptualiser le pouvoir. Dans ce texte, elle met en avant des visions du pouvoir qui sont créatives, positives, renforçantes et constructives, des définitions qui assimilent le pouvoir à la capacité d'agir, à la force, la solidité, l'aptitude, ou à des actes qui donnent un sentiment d'accomplissement. Elle commente :

De façon significative, ces visions du pouvoir ne requièrent pas la domination des autres ; la vitalité et l'accomplissement sont perçus comme satisfaisants en eux-mêmes. Ce sont ces formes de pouvoir qui se rapprochent le plus de ce qu'a voulu le mouvement des femmes. [...]

Une des origines au rapport compliqué que le mouvement féministe entretient avec le leadership, la force et la réussite se trouve dans notre manque de clarté vis-à-vis des différences entre ces deux conceptions du pouvoir. Une lettre de démission du mouvement féministe, utilisée par deux femmes différentes dans deux villes différentes, exprime certains de ces problèmes. Ces femmes se plaignent d'être « cataloguées comme des opportunistes à la recherche de sensations fortes, des mercenaires sans pitié, uniquement là pour saisir leur chance et bâtir leur gloire sur les corps laissés sans vie de leurs sœurs désintéressées, généreuses et altruistes ». Ces lettres défendent l'idée que des qualités de meneuses ne devraient pas être confondues avec un désir d'être cheffe et, de la même manière, que la réussite et l'efficacité ne devraient pas être confondues avec le désir d'être cheffe (et, par conséquent, de dominer les autres). Ces déclarations indiquent que les femmes n'ont pas admis que la vision du pouvoir comme énergie, force, action et échange efficace n'est pas la même que la vision du pouvoir qui requiert la domination des autres dans le mouvement.

Cet essai est paru dans le trimestriel féministe *Quest* pendant l'été 1974. Il a été publié à une époque où les femmes actives dans le mouvement féministe étaient plus enclines à questionner et à critiquer collectivement les conceptions du pouvoir qu'elles ne le sont aujourd'hui. Potentiellement, la remise en question féministe du pouvoir dans les interactions quotidiennes, qui a amené un questionnement de toutes les formes de pouvoir, était radicale. Bien qu'à l'heure actuelle on discute de plus en plus souvent des

différentes conceptions du pouvoir, c'est la notion de pouvoir comme exercice de domination et de contrôle qui prévaut et qui est vue comme la forme de pouvoir la plus significative. Et cela est vrai dans les cercles féministes.

Des luttes de pouvoir (pour le droit de dominer et de contrôler les autres) minent en permanence le mouvement féministe et tendent à précipiter sa chute. L'idée d'un pouvoir féminin fondé sur l'exercice d'un pouvoir destiné à mettre fin à la domination est plus souvent discutée dans un contexte affectif où l'image de la femme comme mère nourricière porteuse de vie est glorifiée. Dans la plupart des contextes féministes, l'accent est porté sur l'acquisition de pouvoir par les femmes dans les conditions définies par la société. Cette vision peu judicieuse de l'émancipation est critiquée par Grace Lee Boggs et James Boggs dans leur livre *Revolution and Evolution in the Twentieth Century* :

Le mouvement des travailleuses et des travailleurs des années 1930, puis tous les mouvements des années 1950 et 1960 (le mouvement noir, le mouvement de la jeunesse et le mouvement des femmes), sont nés d'une lutte pour leurs propres intérêts, mais ont trouvé une réelle dynamique grâce au fait que leurs intérêts coïncidaient avec ceux de la société dans son ensemble. [...] Mais, au final, chacun de ces mouvements est devenu un groupe d'intérêt spécifique, préoccupé uniquement par lui-même. Si chacun de ces groupes parlait du Pouvoir Noir, du Pouvoir des Femmes, du Pouvoir des Travailleur-euse-s, leurs analyses finales respectives se réduisaient toutes à parler de la séparation de ces forces, ou voyaient dans chaque autre mouvement une « part spécifique de la lutte ». Mais aucun ne parlait du pouvoir réel, qui implique la reconstruction de la société tout entière au profit de la grande majorité et pour l'avancée de l'humanité.

Avant que les femmes puissent œuvrer à reconstruire la société, nous devons rejeter l'idée selon laquelle l'obtention de pouvoir

dans la structure sociale existante aurait nécessairement pour effet de faire avancer la lutte féministe pour mettre fin à l'oppression sexiste. Cela peut permettre à de nombreuses femmes d'acquérir plus de privilèges matériels et de prendre davantage le contrôle de leur destin et de celui des autres, et ce sont là des buts importants. Mais cela ne mettra pas fin à la domination masculine en tant que système. L'idée selon laquelle les femmes doivent obtenir plus de pouvoir avant de pouvoir résister efficacement au sexisme prend racine dans l'hypothèse erronée que les femmes n'ont pas de pouvoir. Les femmes, et même les plus opprimées d'entre nous, exercent bien du pouvoir. Et ces pouvoirs peuvent être utilisés pour faire avancer la lutte féministe. Les formes de pouvoir détenues par les groupes exploités et opprimés sont décrites dans l'œuvre majeure d'Elizabeth Janeway intitulée *Powers of the Weak*. Une des plus importantes formes de pouvoir que possèdent les faibles est « le refus d'accepter la définition de soi imposée par les puissants ». Janeway appelle ceci « l'usage méthodique du pouvoir dans le but de briser les mythes ». Elle explique :

Il est vrai qu'on peut ne pas avoir d'autodéfinition cohérente à opposer au statut qui nous est assigné par la mythologie sociale établie, mais ce n'est pas indispensable pour entrer en dissidence. En brisant les mythes entretenus par cette société, on sera amené à remettre en question les codes comportementaux en usage. À partir du moment où l'on commence à agir d'une manière qui dévie de la norme de quelque façon que ce soit, il apparaît alors clairement qu'en réalité il n'y a pas qu'une seule bonne manière de gérer ou d'interpréter les situations.

Les femmes ont besoin de savoir qu'elles peuvent réfuter les définitions de leurs réalités établies par les puissants, et qu'elles peuvent le faire même si elles sont pauvres, exploitées ou piégées dans des situations d'oppression. Elles ont besoin de savoir que l'exercice de ce pouvoir personnel élémentaire est un acte de

résistance et de force. Beaucoup de femmes pauvres et exploitées, en particulier des femmes non-blanches, auraient été incapables de développer une estime positive d'elles-mêmes si elles n'avaient pas exercé leur pouvoir de rejeter les définitions de leurs réalités selon les puissants.

Une grande partie de la pensée féministe reflète l'acceptation par les femmes de la notion de féminité telle que définie par les puissants. Bien que les femmes qui organisaient le mouvement féministe et qui y participaient n'étaient en rien passives, timides, hésitantes ou incapables de prendre des décisions, elles ont perpétué l'idée que ces traits étaient des caractéristiques féminines typiques, adoptant ainsi un point de vue qui reflétait les interprétations suprématistes masculines de la réalité des femmes. Elles ne faisaient pas non plus la distinction entre le rôle passif que beaucoup de femmes endossent dans leurs interactions avec leurs pairs masculins et/ou avec des figures d'autorité masculines, et le rôle affirmé, voire autoritaire, qu'elles adoptent dans leurs interactions entre elles, avec des enfants, ou avec ces femmes ou ces hommes qui ont un statut social moins élevé que le leur et qu'elles considèrent comme inférieure-s. Cela n'est qu'un exemple de la façon dont les militantes féministes n'ont pas réussi à rompre avec la vision simpliste de la réalité des femmes telle que définie par les hommes de l'élite. Si elles avaient exercé leur pouvoir de briser les mythes, elles auraient insisté sur la mise en valeur de la nature complexe des vécus des femmes, déconstruisant ainsi l'idée selon laquelle les femmes sont forcément passives et hésitantes ou qu'elles manquent de confiance en elles.

Leur échec à exercer leur pouvoir de briser les mythes a rendu difficile pour les femmes de rejeter les visions hégémoniques du pouvoir et d'imaginer de nouvelles perspectives. Alors que les militantes féministes appelaient les femmes à œuvrer pour acquérir du pouvoir politique et économique, elles ne proposaient aucune aide ni aucun conseil relatifs à l'exercice de tels pouvoirs. Les femmes n'avaient pas été averties qu'il leur faudrait maintenir une rigueur

politique et que leur pouvoir nouvellement acquis ne servirait la cause féministe qu'à condition qu'elles en fassent consciemment usage avec cet objectif en tête. Elles étaient peu disposées, voire pas du tout, à admettre que l'acquisition de pouvoir sous la forme de richesse revenait à soutenir l'exploitation et l'oppression des femmes et des hommes du prolétariat, et qu'un tel pouvoir était rarement utilisé pour renforcer ces groupes. Vivian Gornick souligne ce point dans son essai « *The Price of Paying Your Own Way* », lorsqu'elle fait la distinction entre les femmes qui acquièrent leur indépendance économique et celles qui accumulent les richesses :

Il n'y a aucune façon — aucune — pour qui que ce soit dans cette société, de gagner de grandes quantités d'argent sans exploiter d'autres personnes. S'il n'en tenait qu'à moi, le capitalisme et la société de consommation disparaîtraient demain, car cela n'a rien produit d'autre qu'avidité et injustice. J'aimerais voir un monde où les désirs et les besoins matériels seraient maintenus au minimum. [...] L'idée selon laquelle l'argent donne du pouvoir et de l'indépendance est une illusion. En général, ce que l'argent donne, c'est le besoin de plus d'argent.

Certaines féministes ont encouragé les femmes à croire que leurs succès et réussites individuelles, via l'enrichissement économique et l'acquisition de pouvoir (en particulier dans les sphères historiquement dominées par les hommes) faisaient avancer le mouvement féministe. Mais ces femmes doivent savoir que leur réussite n'a que très peu d'impact sur le statut social des femmes collectivement parlant, et qu'elle n'atténue en rien la gravité de l'oppression sexiste ni n'élimine la domination masculine. Leur individualisme est dangereusement narcissique quand il les amène à assimiler le succès individuel à un mouvement politique radical. La réussite personnelle ne fait avancer la lutte féministe que si elle sert les intérêts de la lutte féministe collective autant qu'elle satisfait les aspirations individuelles.

Aussi longtemps que les États-Unis forment une société patriarcale, capitaliste et impérialiste, aucune vraie majorité de femmes ne peut entrer dans le rang existant des puissants. Ce n'est pas faire avancer le mouvement féministe que d'encourager les femmes qui ne pourront jamais faire partie de celles et ceux qui gouvernent et exercent la domination à se focaliser sur ces formes de pouvoir et à se considérer comme des victimes. Les formes de pouvoir que ces femmes devraient exercer sont celles qui leur permettraient de résister à l'exploitation et à l'oppression, et qui les libéreraient afin qu'elles puissent s'employer à transformer la société dans le but de créer des structures politiques et économiques qui profitent autant aux femmes qu'aux hommes. Les militantes féministes doivent mettre en lumière les formes de pouvoir qu'exercent ces femmes et montrer en quoi elles peuvent être utilisées à leur avantage. En tant que consommatrices notamment, les femmes exercent un pouvoir dans la sphère économique. Le boycott est une stratégie qui a souvent été utilisée et qui a au moins prouvé son efficacité pédagogique, sinon économique. Si à travers tous les États-Unis les femmes éteignaient assez longtemps leur poste de télévision et n'achetaient rien d'autre que des produits de première nécessité afin de protester contre l'exploitation des femmes (par exemple, contre l'augmentation de la représentation de la violence contre les femmes à la TV), de tels actes auraient des conséquences politiques et économiques significatives. Mais comme les femmes ne sont pas rigoureusement organisées et qu'elles sont quotidiennement manipulées par les hommes de l'élite qui profitent du sexisme et de leur consumérisme, nous n'avons jamais exercé ce pouvoir. La plupart des femmes ne perçoivent pas les formes de pouvoir qu'elles pourraient exercer. Elles ont besoin d'une éducation politique à la conscience critique afin de voir comment exercer les pouvoirs limités qu'elles possèdent.

Jusqu'à présent, les écrivaines féministes qui ont voulu mettre en évidence le manque de pouvoir économique des femmes ont

dévalorisé leur rôle en tant que consommatrices. Phyllis Chesler pense que les femmes n'ont aucun pouvoir comme consommatrices :

L'achat de produits est a priori un domaine de femmes. Les femmes achètent les produits indispensables et facultatifs à la vie quotidienne, mais il s'agit de « petits » articles en termes de prix et d'importance, qui ont peu de valeur dans les prises de décisions et peu d'impact sur l'économie en général. La plupart des hommes contrôlent, ou au moins partagent, les « gros » achats domestiques du ménage, et même les achats « encore plus gros » de l'industrie et du gouvernement. Le pouvoir des consommateurs est réel, quand le consommateur est organisé, avisé et suffisamment puissant pour avoir besoin de « gros » produits tels que des ogives nucléaires. Le pouvoir des consommatrices est seulement un mythe quand il s'agit de femmes au foyer et de mères qui ne sont pas organisées, qui sont mal informées et qui ont uniquement besoin de « petits » articles.

S'il est vrai que les femmes n'achètent pas d'ogives nucléaires, la plupart des hommes non plus. Par ailleurs, les profits tirés de la vente aux femmes d'articles de mode en font une des industries majeures de cette économie, ce qui contredit l'hypothèse de Chesler selon laquelle l'achat de petits articles est insignifiant. L'acquisition continue et infinie de petits articles peut conduire à un profit et un pouvoir économiques immenses. En tant que consommatrices, les femmes ont du pouvoir. Et en s'organisant, elles pourraient l'utiliser pour améliorer la condition sociale des femmes.

Le mouvement féministe aurait eu, et aura, un plus grand attrait pour la masse des femmes s'il s'attardait sur les pouvoirs qu'elles exercent, tout en attirant l'attention sur la discrimination, l'exploitation et l'oppression sexistes. L'idéologie féministe ne devrait pas encourager (comme l'a fait le sexisme) les femmes à

croire qu'elles sont faibles et impuissantes. Elle devrait montrer clairement aux femmes les pouvoirs qu'elles exercent au quotidien et leur enseigner comment ils peuvent être employés pour résister à la domination et à l'exploitation sexistes. Le sexisme n'a jamais rendu les femmes faibles et impuissantes. Soit il a réprimé leur force, soit il l'a exploitée. La reconnaissance de cette force, de ce pouvoir, est une étape vers l'émancipation que peuvent franchir ensemble les femmes.

